

L'abolition de certains tabous

Arnaud Labelle-Rojoux et Manou Farine

Numéro 129, printemps 2018

Mai 68 : cinquante ans plus tard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labelle-Rojoux, A. & Farine, M. (2018). L'abolition de certains tabous. *Inter*, (129), 48–48.

L'ABOLITION DE CERTAINS TABOUS

► ARNAUD LABELLE-ROJOUX

Où étais-tu en mai 68 ?

J'étais au lycée, à Paris, en classe de première. Pas spécialement politisé jusqu'alors, les « événements », comme on les appelait assez prudemment à la radio, ont été pour moi l'occasion de faire soudainement trempette dans les théories révolutionnaires les plus diverses, à côté de la lecture de Freud, de Rimbaud le voyou et des écrivains Beat. C'est alors que j'ai découvert aussi l'Internationale Situationniste... Je me souviens, lors des premières manifestations des lycéens, très bon enfant, des slogans scandés, assez décalés par rapport à une réalité sociale largement ignorée de la plupart d'entre nous, à commencer par la « classe ouvrière » qui n'était assurément pas la nôtre. Je l'ai découvert plus tard, en travaillant comme ouvrier de presse au début des années soixante-dix. Pour être franc, je m'intéressais plus, avant le mois de mai, à ce qui pouvait se passer dans la *pop music* en Angleterre, à l'art – je découvrais Rauschenberg – ou au cinéma dont je m'intoxiquais à la Cinéma-thèque... avant que celle-ci ne soit fermée, devenant de la sorte l'un des symboles de la révolte de Mai : Langlois, première victime !

Que représente Mai 68 pour toi aujourd'hui ?

Mai 68 demeure pour moi synonyme d'insoumission aux idées dominantes et au conformisme, où qu'ils se trouvent, même si je sais ce qu'il est advenu des utopies d'alors et même si j'ai très tôt trouvé « casse-couilles » les donneurs de leçons marxistes. Tous les discours visant aujourd'hui à nier cette force libératrice relèvent d'un retour non déguisé à un ordre dont, en ce qui me concerne, je n'ai que faire...

S'il ne fallait garder qu'une image ?

Ce n'est pas en mai, ce n'est pas à Paris, mais c'est la même année : le poing ganté de noir dressé du sprinter médaillé d'or Tommie Smith lors des Jeux olympiques de Mexico. Je n'oublie pas que, quelques semaines auparavant, le pouvoir militaire du pays avait massacré en toute impunité au moins une centaine d'étudiants – on a même dit, je crois, 250 – sur la place des Trois Cultures. À Paris ? Les carcasses des voitures retournées, rue Gay-Lussac...

D'après toi, comment les événements se sont-ils invités dans les pratiques artistiques ?

Encore une fois, ce n'est pas Mai, c'est avant et après. Du reste, on pourrait formuler autrement la question : il me semble que Mai

doit beaucoup aux artistes, pas spécialement aux artistes classiquement engagés dans les partis politiques à cette période, mais au courant libertaire initié par Dada que l'on retrouve du côté des happenings, en particulier ceux de Jean-Jacques Lebel à l'orée des années soixante. L'IS était, elle, ailleurs, ayant abandonné son statut d'avant-garde artistique pour incarner l'avant-garde de l'avant-garde révolutionnaire. À ce titre, elle a participé activement à la critique de la société capitaliste des années cinquante et soixante, mais dans un « dépassement de l'art » finalement illusoire. L'art a toute sa place dans la « société du spectacle ».

Quelles sont les questions que Mai 68 a posées aux artistes ?

Être ou ne pas être artiste, par exemple. Ou comment – encore – être artiste...

Au chapitre des performances et happenings, quels ont été les réponses ou outils apportés par les artistes ?

Toutes les formes ayant visé à l'abolition de certains tabous. L'art corporel, en particulier avec Michel Journiac, me semble avoir joué un rôle majeur dans ce domaine. *La messe pour un corps* date de 1969. C'est incontestablement 68 qui a amené – en plus de la critique des institutions, de la révolte sociale (ne jamais oublier l'ampleur des grèves) – la contestation de certaines représentations, et, avec elle, une remise en question de leurs codes. Cela ne s'est pas forcément vu en 1968, mais a été directement perçu dans les années qui suivirent. Je pense en particulier au mouvement féministe qui va surtout s'autonomiser des groupes d'extrême-gauche, évidemment très actifs en 68, à partir de 1970, avec certainement un effet sur la pratique artistique des femmes dès ce moment-là. Je pense à Gina Pane, autre figure essentielle de l'art corporel en France, dont les premières actions doivent dater de 1970...

D'après toi, si héritage il y a, quel pourrait-il être dans le champ artistique ?

Partout où s'exprime une « liberté libre », ce qui, j'en conviens, ressemble fort à une nouvelle utopie... ◀

Propos recueillis par Manou Farine.

Arnaud Labelle-Rojoux est artiste. Né en 1950, il s'est d'abord fait connaître dans le circuit de la performance dont il est devenu l'historien avec son livre *L'acte pour l'art* (Éditeurs Évidant, 1988 ; nouvelle édition chez Al Dante, 2004). Il a depuis publié une dizaine d'essais dont le dernier en date, *Twist tropiques* (Loevenbruck et Yellow Now, 2013). Il expose régulièrement depuis 2003 à la galerie Loevenbruck qui le représente à Paris (*En affinité(s) : Apple Shrine / Allan Kaprow / Arnaud Labelle-Rojoux*, 2017). Il a par ailleurs, entre autres, participé aux expositions *Notre histoire* (Palais de Tokyo, 2006), *La force de l'art 02* (Grand Palais, 2009), *Une forme pour toute action* (Le Printemps de septembre, 2010) et *Les maîtres du désordre* (Musée du quai Branly, 2012).

> La persistance d'une perspective..., Caen, 1989. Photo : Michel Fenioux.

